CD événement, annonce. Charles SILVER : La Belle au bois dormant (1902), recréation. Guylaine Girard, Julien Dran… György Vashegyi, direction (2 cd Palazzetto Bru-Zane)

A l'époque où le wagnérisme s'impose en France, certains compositeurs veillent à préserver la vitalité des sujets français. Ainsi au début du XXè, Charles Silver (1869 – 1949), Prix de Rome 1891 (avec la cantate l'Interdit), met en musique le Conte de Charles Perrault, *La belle au bois dormant*, une décennie après que Tchaikovski compose son propre ballet pour les Théâtres Impériaux de Saint-Pétersbourg (Marinsky, le 15 janvier 1890). Hérold avait déjà abordé la magie fantastique du conte pour son ballet à l'Opéra de Paris en 1829 (chorégraphie de Jean Aumer).

Le drame, le théâtre, la danse … l'élève de Massenet connaît les rouages et les ficelles d'un drame musical destiné au théâtre et aux effets visuels, cultivant séduction mélodique et vitalité des contrastes dramatiques. Sa Belle en témoigne et mérite absolument que l'on s'engage à la ressusciter.

La féerie lyrique est dédiée par le compositeur « à ma chère femme », la cantatrice Mme Bréjean-Silver, célèbre comme interprète de Manon de Massenet. Charles Silver s'associe à Michel Carré et Paul Collin qui adaptent le texte de Perrault dont ils reprennent les scènes principales au fil des 9 tableaux principaux ; tout y est y compris le tableau noir, maléfique de la Fée Urgèle, l'entité toxique : le Baptême (prologue), Le sommeil d'Aurore, Cent ans révolus, la Caverne de la fée Urgèle, la Grotte d'Azur, la Forêt enchantée, la Belle au Bois dormant, le Réveil, les Fées (apothéose).
L'action met l'accent sur le réveil de la princesse Aurore après cent ans d'un sommeil magique par le baiser du fils du roi, auquel elle est apparue en rêve, puis à l'union des deux jeunes élus. Ici pas de piqûre au fuseau mais le charme du baiser d'un « Chevalier errant ».
La création en grande pompe de La Belle au bois dormant, un an à peine après l'adaptation du même conte par Charles Lecoq aux Bouffes-Parisiens, n'a pas lieu à Paris, mais au Marseille (Grand Théâtre). L'ouvrage est unanimement salué.

L'interprétation du double rôle de la Reine et d'Aurore par Mme Bréjean-Silver, est particulièrement remarquée. Même enthousiasme pour l'interprétation des rôles d'Urgèle par Mlle Passama et du ténor Cornubert dans les rôles du Chevalier errant et du Prince ; leur engagement contribue au succès de l'œuvre, d'autant mieux valorisé dans le somptueux décor du peintre Eugène Apy. Au printemps 2026, Charles Silver connaît une juste renaissance ; en plus de cet enregistrement, **l'Opéra de Saint-Étienne** annonce une nouvelle production majeure (les 24 puis 26 avril 2026 – **Toutes les infos** :

https://opera.saint-etienne.fr/otse/saison-25-26/spectacles//type-lyrique/).

CD opéra événement, annonce. Charles SILVER : La Belle au bois dormant, féerie lyrique en 4 actes et 9 tableaux dont 1 prologue créée au Grand-Théâtre de Marseille le 8 janvier 1902. – recréation **2 cd Palazzetto Bru Zane** – enregistré à Budapest en janvier 2025 – Collection Opéra romantique français – PLUS D'INFOS : https://www.bruzanemediabase.com/exploration/oeuvres/belle-au-bois-dormant-carre-collin-silver



distribution
Thomas Dolié (Le Roi), Guylaine Girard (Aurore/La Reine), Kate Aldrich (La Fée Urgèle/Dame Gudule), Adrien Fournaison, Julien Dran (Le Prince/Le Chevalier errant), Matthieu Lécroart (Barnabé); Hungarian National Philharmonic Orchestra, Hungarian National Choir, György Vashegyi (direction)

CRITIQUE CD événement. Ambroise THOMAS : Psyché (1857 / 1878) : Hélène Guilmette (Psyché), Antoinette Dennefeld (Eros), Tassis Christoyannis (Mercure)… HUNGARIAN NATIONAL CHOIR & PHILHARMONIC, György Vashegyi, direction (2 cd Collection « Opéra français » vol. 45 | Bru Zane 1062)

La *Psyché* enregistrée ici comme une recréation en première mondiale, est celle mixte, rassemblant les meilleurs éléments des deux versions historiques, l'originale de 1857 et celle révisée plus tardive de 1878. Voilà qui nuance considérablement l'appréciation des opéras d'Ambroise Thomas, souvent, uniquement estimé au regard de son

stupéfiant « *Hamlet* » à venir (1868) ou « *Mignon* » (1866). Pas encore aussi célèbre qu'à la fin de la décennie 1860, Ambroise Thomas en 1857 se démarque par son goût de l'italiannité et l'ampleur appuyée des éléments comiques. La révision de 1878 tend à effacer tout cela, ajoute l'inévitable ballet, pour mieux faire correspondre Psyché aux normes et format du « grand opéra »…

La *Psyché* de Thomas, perle lyrique hybride entre opéra comique et grand opéra

Apports bénéfiques de 1878 retenus : le rôle de Mercure (de basse, devenu baryton agile), surtout pour Psyché, amplification lyrique avec deux airs significatifs (d'exposition et surtout d'extase qui referme le II). C'est la regrettée soprano Jodie Devos qui devait incarner Psyché… fauchée en 2024, la cantatrice est ici remplacée par Hélène Guilmette.

Ce qui frappe avant tout c'est la pureté du style, sa « fraîcheur » (pour reprendre certains arguments d'époque), son élégance d'autant plus « efficace » qu'elle est associée à un sens dramatique indiscutable. En maître de l'opéra, Ambroise Thomas fusionne les styles : vocalises et agilité italiennes (finale donizettien du I, grand air d'Eros au II), harmonies atmosphériques très évocatoires (couleur nocturne du II) ; souci du théâtre et relief du texte dans l'esprit

gaulois – mordant et facétieux, qu'incarne idéalement le personnage de Mercure (et des 4 caractères annexes, bouffons, de caractère).

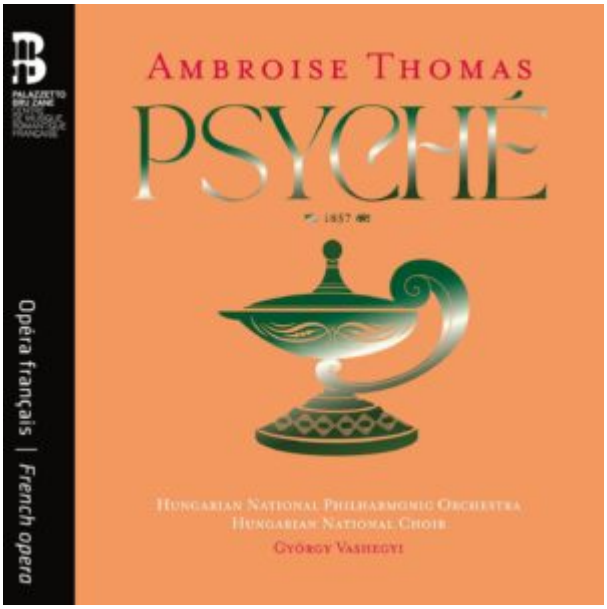
Au final, qu'avons-nous ? grand opéra, opéra-comique…, Thomas fusionne les genres et c'est essentiellement la veine théâtrale qui triomphe. Même Berlioz orchestrateur critique et difficile, admire le métier… un sens irrésistible du continuum expressif qui dans la succession des séquences ouvragées, relance continument la tension, tout en soignant l'activité et le relief des contrastes.

Du rocher où elle doit être immolée pour plaire à vénus menacée (I), Psyché aimée d'Eros, est réfugiée dans le palais de ce dernier qui souhaite l'épouser : la couleur féerique et sensuelle du II inspire Thomas… Cet acte central est d'ailleurs le plus dramatique car il voit la malédiction d'une Vénus (trop humaine, rongée par la jalousie) s'accomplir et la pauvre Psyché, trompée /manipulée par Mercure et ses propres sœurs, trahir le serment fait à Eros de ne jamais le voir et de l'aimer dans la nuit.

Saluons le tempérament facétieux du Mercure de **Tassis Christoyannis**,désormais rompu aux emplois troubles, séducteur, manipulateur, parfait agent d'une Vénus agacée et jalouse : il s'ingénie à perdre la bien naïve Psyché ; palmes spéciales à l'excellente mezzo **Antoinette Dennfeld** qui dans le rôle travesti d'Eros (Amour) sait déployer un somptueux timbre et un sens tout aussi délectable de la déclamation. L'ouvrage est d'ailleurs centré sur la relation spécifique du jeune Dieu et de la beauté terrestre ; ému par la candeur de Psyché, Eros lui permet l'immortalité et une apothéose finale avec chœur, digne de meilleur final opératique. Orchestre et chœur hongrois savent exprimer la suprême élégance d'un ouvrage au raffinement spécifique et à la verve digne d'Offenbach, soit un drame attachant que l'on redécouvre ainsi dans un état

quasi idéal. Excellente et légitime recréation. CLIC de CLASSIQUENEWS Hiver 2025.

CRITIQUE CD événement. Ambroise Thomas : Psyché (1857 / 1878). avec Hélène Guilmette (Psyché), Antoinette Dennefeld (Eros), Tassis Christoyannis (Mercure), Mercedes Arcuri, Anna Dowsley, Artavazd Sargsyan, Philippe Estèphe, Christian Helmer – György Vashegyi, direction HUNGARIAN NATIONAL PHILHARMONIC ORCHESTRA HUNGARIAN NATIONAL CHOIR



Collection « Opéra français » vol. 45 | BZ 1062
Premier enregistrement mondial
Sortie : fin octobre 2025 – 2 CD – 192 pages

PLUS D'INFOS sur le site du Palazzetto Bru Zane : https://bru-zane.com/fr/pubblicazione/psyche/#

VIDÉO Psyché d'Ambroise Thomas

Opéra-comique in three acts on a libretto by Jules Barbier and Michel Carré, premiered at the Opéra-Comique in Paris on 26 January 1857, and revised as a four-act opera, premiered at the same venue on 21 May 1878.
First version from 1857 with inserts from 1878.

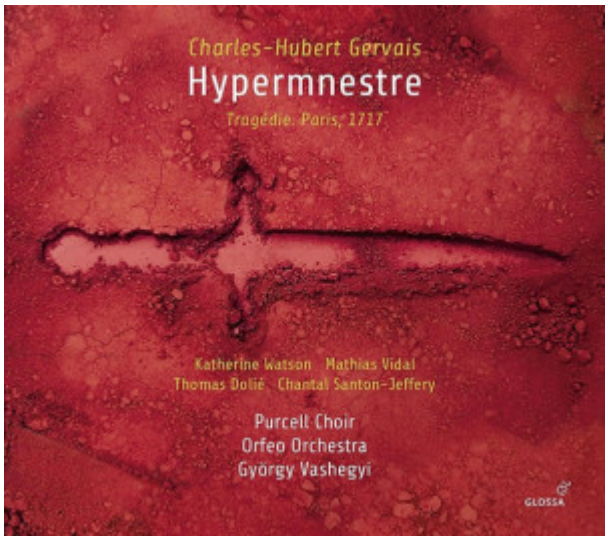
György Vashegyi conductor
HUNGARIAN NATIONAL PHILHARMONIC ORCHESTRA
HUNGARIAN NATIONAL CHOIR
With Hélène Guilmette, Antoinette Dennefeld, Tassis Christoyannis, Mercedes Arcuri, Anna Dowsley, Artavazd Sargsyan, Philippe Estèphe, Christian Helmer

Premiered at the Opéra-Comique in Paris on 26 January 1857, Ambroise Thomas's Psyché tells the story of the ill-starred love between Eros and Psyche, who are manipulated by the cynical Mercury and envied by Daphne and Berenice, the heroine's own sisters. The style of the work represents the nec plus ultra of mid-nineteenth-century French opéra-comique, notably in the Italianate influence of Rossini, which gives the singers of the two leading roles – one of which, Eros, is a breeches part for mezzo-soprano – a chance to glitter amid torrents of coloratura poured forth in impressive, passionate love duets.

The librettists Jules Barbier and Michel Carré achieved an inspired blend of comedy and tragedy by contrasting a quartet of cruel and grotesque characters (Psyche's sisters and their suitors) with the noble hero and heroine. Ambroise Thomas's music does not merely foreshadow the future triumphs of Mignon and Hamlet: it is worthy to stand beside them at the pinnacle of his operatic legacy, as his obituarists declared. This recording confirms their judgment.

Recorded from 10 to 12 February 2025 at the Béla Bartok National Concert Hall in Müpa, Budapest (Hungary).

CD événement, critique. GERVAIS : Hypermestre, 1717 (Vashegyi, 2 cd Glossa, 2018)



CD événement, critique. GERVAIS : Hypermestre, 1717 (Vashegyi, 2 cd Glossa, 2018). Avant l'immense Rameau qui clôt de façon spectaculaire et visionnaire, le XVIIIè, figure en bonne place des faiseurs d'opéras aux côtés de Campra, Destouches…Charles-Hubert Gervais (1671-1744), ami du régent Philippe d'Orléans, devint dès 1723, sous-maître de la chapelle de Louis XV. Son ouvrage **Hypermnestre (1716)**, marquant la fin du grand règne (Louis XIV, mort en 1714) reste le plus fameux de ses 4 opéras. Il est même joué après la mort de Rameau jusqu'en 1766, preuve qu'il s'agissait alors d'une valeur sûre du répertoire (le Prologue revêt des accents puissants qui annoncent Rameau). Le chef hongrois, **Gyorgy VASHEGYI, défenseur du Baroque français, restitue ici la version révisée de 1717**, mais avec en bonus, la fin originelle (de 1716) ; à chacun de choisir sa préférée. L'histoire est d'une noirceur tragique mettant en scène un assassinat collectif, celui des 49 fiancés des 49 sœurs d'Hypermestre, loyales au père qui appelle à la vengeance de leur clan. Salieri mettra bientôt en musique le sujet (Les Danaïdes, 1784), mais avec ce caractère de grandeur ampoulée pas toujours vraisemblable. Gervais garde une dimension humaine et expressive plus naturelle. Troublée,

Hypermestre hésite entre devoir et amour : obéir au père Danaüs, aimer son fiancé Lyncée. En plus d'être sanglant et terrifique, l'opéra de Gervais, est aussi fantastique et surnaturel : au I, il imagine le fantôme d'Argos, détroné par Danaüs en un tableau spectral assez réussi. Le compositeur demeure fidèle à l'esprit et au style de Lully, introduisant plusieurs danses, dont l'une serait de la main du Régent, et comme Rameau, indique un goût manifeste pour l'Italie.

Le maestro Vashegyi confirme son appétence et sa compréhension de la musique française avec cette implication généreuse, ce sens du drame et de l'articulation, délectables. Offrant de somptueux épisodes orchestraux (Ouverture, intermèdes et danses du IV).

Lyncée de luxe, **Mathias Vidal** étincelle vocalement, doué d'un relief dramatique qui ne laisse pas neutre ; face à lui, l'Hypermestre de la soprano **Katherine Watson**, par laquelle vient le « miracle de l'amour », semble étrangère aux enjeux qu'elle est sensée provoquer et mesurer ; manque de souffle, manque de passion. **Thomas Dolié** reste lui aussi réservé et incarne un Danaü pas assez terrible et noir. La révélation est totale et justifie totalement cette gravure souhaitons le salutaire pour la partition.

CD événement, critique. GERVAIS : Hypermestre, 1717 (**Vashegyi**, 2 cd Glossa, 2018) – Katherine Watson (Hypermnestre), Mathias Vidal (Lyncée), Thomas Dolié (Danaüs), Chantal Santon-Jeffery (une Égyptienne), Manuel Nuñez Camelino (un Égyptien), Juliette Mars (Isis), Philippe-Nicolas Martin (le Nil, l'Ombre de Gélanor), Purcell Choir, Orfeo Orchestra, dir.

György Vashegyi (sept 2018). 2h25.

_____

LIRE aussi notre annonce de la recréation d'**Hypermestre de Gervais par Gyorgy VASHEGYI**, direct live depuis le MUPA de Budapest le 18 sept 2018.
http://www.classiquenews.com/hypermnestre-de-gervais-1716-recreation-baroque-a-budapest/

Fille du roi Danaos, Hypermnestre (l'aînée de toutes) est la seule parmi ses sœurs sanguinaires (50 au total), a épargné son époux, Lyncée (car le soir de leurs noces, il a su épargner sa virginité). Lyncée vengea le meurtre de ses frères en assassinant toutes les Danaïdes qui en furent les criminelles, ainsi que l'ordonnateur du massacre, le roi Danaos (qui était pourtant le protégé d'Athéna). Lyncée devint roi d'Argos

---

COMPTE-RENDU, concert sacré. Paris, le 29 janv 2020. MOZART : Requiem. Barath, Wilder. Orfeo Orch, Purcell Choir. Gyorgy Vashegyi



COMPTE-RENDU, concert sacré. Paris, TCE, le 29 janv 2020. MOZART : Requiem. Emoke Barath, Anthea Pichanick, Zachary Wilder, Istvan Kovacs. Orfeo Orchestra, Purcell Choir. Gyorgy Vashegyi, direction. Programme latin et sacré au Théâtre des Champs Elysées avec cette production des Grandes Voix autour du chef d'œuvre liturgique de **Mozart**, son dernier opus, le Requiem en ré mineur. L'orchestre hongrois **Orfeo Orchestra** avec le **Purcell Choir** sont par leur fondateur, figure importante du renouveau de la musique baroque en Hongrie, **Gyorgy Vashegyi**. Le maestro a été distingué à plusieurs reprises sur classiquenews pour ses excellentes lectures des opéras baroques français de Rameau (Naïs, 2017 / les Indes Galantes, 2018) à Mondonville (Grands Motets, 2015). La distribution des solistes est rayonnante de talent, composée de la soprano **Emoke Barath**, la contralto **Anthea Pichanic**k, le ténor **Zachary Wilder** et le baryton **Istvan Kovacs**.

Le Requiem de Mozart par Gyorgy Vashegyi

Une ferveur paisible…

La première partie de la soirée révèle trois œuvres méconnues dont les interprétations ont été tout à fait à la hauteur de l'heureuse découverte. D'abord le motet de Mozart, **Sancta Maria, mater Dei K.273**, d'une gaîté à la fois simple et profonde. **Le Domine, secundum actum meum** (1799) du viennois **Albrechtsberger** (contemporain de Haydn, maître de Beethoven), est si rare qu'il n'existe pas encore d'enregistrement de l'œuvre. Répons de la Semaine Sainte, l'opus sollicite beaucoup les cuivres et les bois, pour notre plus grand

bonheur. Les cordes sont pleines de caractère et le chœur a des passages tout à fait ravissants ! La première partie culmine avec **le Requiem en do mineur** de **Gregor Joseph Werner** (1763), connu surtout en tant que prédécesseur de Haydn comme maître de chapelle de la famille Esterhazy. L'œuvre est riche et très souvent exubérante, avec un Kyrie pompeux, et un dialogue fulgurant, pyrotechnique même, entre les cuivres et la soprano. Les parties vocales solo et la performances des vents sont tout particulièrement délectables.



Après un tel début de soirée les attentes sont grandes pour la suite. Avant l'oeuvre phare l'ensemble interprète l'avant-dernière œuvre religieuse de Mozart, le très célèbre **Ave verum k.618** pour choeur et cordes. Synthèse sublime de l'art mozartien, avec sa polyphonie discrète et le traitement exquis des voix, c'est beau, tout simplement.

Le monument-testament inachevé de Mozart, **le Requiem en ré mineur** (dans sa version traditionnelle terminée par Süssmayr) commence avec un peu de tumulte au niveau des vents, un fait dissonant par rapport aux performances précédentes, peut-être dû à la facture baroque des instruments. Si nous sommes loin de la ferveur habituelle pendant le Kyrie, les cordes sont tout à fait assaillantes lors du **Dies Irae**, étrangement plus puissantes que les voix masculines du chœur, qui déçoivent. Lors du **Tuba Mirum** s'enchaînent de magnifiques solos vocaux, saisissants, qui compensent la soudaine timidité des chœurs. Au **Rex Tremendae** nous avons enfin l'impression que toutes les parties inégales s'harmonisent enfin dans la prestation chorale. Les cordes et les solistes surtout nous enivrent lors du **Recordare**,

impressionnant. Puis le **Confutatis** est dramatique mais pas trop, et le sublime **Lacrymosa** poignant, ma non tanto. La dynamique s'améliore par la suite et nous retenons surtout les performances des solistes, irréprochable ; véritables protagonistes, ils sont les piliers salvateurs de la prestation. L'orchestre se rattrape dans le **Benedictus** malgré tout et les artistes ont l'amabilité d'offrir l'Ave Verum en bis.

Une soirée riche en découvertes du répertoire latin du 18e siècle ; elle nous permet de comprendre la difficulté et l'exigence requises dans l'interprétation du chef d'œuvre liturgique de Mozart, qui donne le titre à l'événement et dont les bijoux sont, comme d'habitude, les voix.

_____

COMPTE-RENDU, concert sacré. Paris, TCE, le 29 janv 2020. MOZART : Requiem. Emoke Barath, Anthea Pichanick, Zachary Wilder, Istvan Kovacs. Orfeo Orchestra, Purcell Choir. Gyorgy Vashegyi, direction.

Jephté de Montéclair en direct (MUPA, Budapest)



MUPA, BUDAPEST, en direct sur internet. Lun 11 mars 2019, 19h (MUPA Budapest). MONTECLAIR : Jephté. György VASHEGYI, direction. Le chef hongrois **György Vashegyi** recrée **Jephté**, chef-d'œuvre de **Michel Pignolet de Montéclair**, unique exemple de tragédie composée sur un sujet biblique en France aux XVIIe et XVIIIe siècles. **MONTECLAIR (Michel Pignolet de Montéclair : 1667 – 1737)** fait le lien entre les derniers feux du règne de Louis XIV et l'esprit de la régence. C'est le maillon qui manquait à notre connaissance entre la pompe de Lully et le génie symphonique de Rameau. Pignolet devenu Monteclair à partir de son installation à Paris (1687) entend s'affirmer dans le milieu musical : il rentre au service de Charles Henri de Lorraine, (Prince de Vaudémont), gouverneur du Milanais qu'il accompagne jusqu'à Milan, assimilant les dernières trouvailles des auteurs italiens à la mode (1690-1699). D'Italie, il rapporte jusque dans l'orchestre de l'Académie royale, la maîtrise de la basse de violon (contrebasse). Il assoit sa réputation de grand pédagogue, auprès entre autres de la fille de François Couperin (Margerite-Antoinette), écrit une méthode de violon, surtout attaque Rameau à coup de lettres et de conférences sur la musique (publiées dans le Mercure, 1729). Simultanément, le génie de Montéclair éclate dans sa musique de chambre, contemporaine de celle prisée par Louis XIV (trios de Marais et de De la Barre) : l'éloquence dans la langueur, qu'affectionne le Souverain, s'épanouit alors. L'époque sera bientôt au saturnisme d'un Watteau, mélancolique, dépressif… mais d'une très intense vie intérieure. Doué lui aussi de profondeur et d'un raffinement naturel, Montéclair transpose nombre d'airs lyriques à la mode pour flûte et violon, autant de recueils destinés au salon. Grand admirateur des Concerts Royaux (1714), Pignolet est comme Couperin, pour la fusion des

styles français et italien.
Aux côtés de cantates françaises (3 Livres : 1709, 1716, 1728), Montéclair tout en s'opposant à Rameau, le préfigure par sa verve et sa noblesse. Après l'opéra-ballet Les Fêtes de l'été (1716), Montéclair livre son chef d'oeuvre, Jephté, opéra biblique créé en 1732 (livret de l'abbé Pellegrin), un an avant Hippolyte et Aricie de Rameau (premier opéra scandaleux de 1733).



Méticuleux jusque dans les moindres détails, **Montéclair** fait paraître coup sur coup trois éditions de son ouvrage, abondamment corrigé et considérablement transformé. A Budapest, le chef passionné par le Baroque Français **György Vashegyi** (comme Nicholas McGegan en Californie) dirige une recréation prometteuse, attendue : nouvel accomplissement à mettre au crédit du chef hongrois, le chef le plus baroque de l'heure. C'est qu'à l'articulation flexible et ronde de sa direction, il ajoute la maîtrise dans l'architecture et le souci de l'intelligibilité des chœurs, un goût sûr dans la caractérisation des épisodes purement instrumentaux. Pour les voix c'est une autre affaire : mais il est vrai, même en France, l'école du chant baroque n'existe plus, et l'on préfère souvent l'ampleur des portes voix à l'articulation intelligible du texte. La leçon de William Christie (qui a signé la première mondiale au disque de Jephté) ou de Jean-Claude Malgoire semble perdue : on ne comprend plus aujourd'hui ce que chante les chanteurs… qui sont en majorité … français. Saluons cependant cette production nouvelle d'un sommet biblique du Baroque Français au début des années 1730 et avant le Rameau lyrique. Car l'orchestre de Montéclair est de plus passionnants.



On doit déjà à György Vashegyi, la recréation et l'enregistrement des Fêtes de Polymnie (2015), de Naïs (2018) et d'Hypermnestre (à venir en septembre 2019), Grands Motets de Rameau, de d'Isbé de Mondonville (2016 et 2017). Les Indes Galantes du même Rameau sont publiés en mars 2019 : prochaine critique à venir dans le mag cd dvd livres de CLASSIQUENEWS.

Illustrations : le maestro hongrois, fervent défenseur du Baroque Français, György Vashegyi (DR)

_____

_____

En direct sur le site du MUPA, BUDAPEST, le 11 mars 2019 à 7:00 pm / 19h
https://www.mupa.hu/en/media/mupa-live-webcast

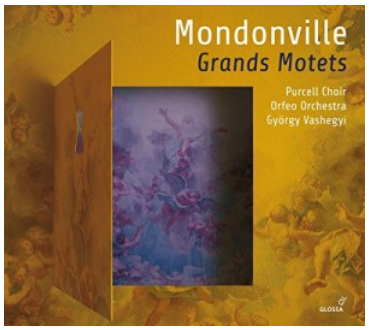
György Vashegyi, direction musicale
Tassis Christoyannis, Jephté
Chantal Santon-Jeffery, Iphise
Judith Van Wanroij, la Vérité, Almasie

Thomas Dolié, Phinée
Zachary Wilder, Ammon
Katia Velletaz, Terpsichore, Vénus, une Habitante, une Israëlite, Élise, une Bergère
David Witczak, Apollon, Abner, un Habitant
Clément Debieuvre, Abdon, un Hébreu
Adriána Kalafszky, Polymnie

Purcell Choir
Orfeo Orchestra

3h15 avec entracte

CD événement, compte rendu critique. Mondonville : Grands Motets. György Vasgheyi (2 cd Glossa, 2015)



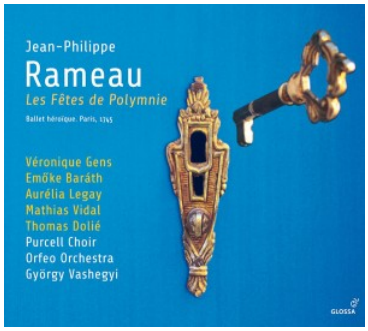
CD événement, compte rendu critique. Mondonville : Grands Motets. György Vasgheyi (2 cd Glossa, 2015). Le geste des baroqueux essaime jusqu'en Hongrie : György Vashegyi est en passe de devenir par son implication et la sûreté de sa direction, le William Christie Hongrois… C'est un défricheur au tempérament généreux, surtout à la vision globale et synthétique propre aux grands architectes sonores. C'est aussi une affaire de sensibilité et de goût : car le chef hongrois goûte et comprend comme nul autre aujourd'hui, à l'égal de nos grands Baroqueux d'hier, la subtile alchimie de la musique française.

György Vashgyi, maître du Baroque Français

Artisan d'un Mondonville plus détaillé, clair que dramatique, le chef hongrois affirme l'éloquence réjouissante de son geste : un nouvel accomplissement à Budapest.



LE BAROQUE FRANCAIS : UNE PASSION HONGROISE. György Vashegyi a ce sens du verbe et de la clarté semblable aux pionniers indémodables… Il se passe évidemment plusieurs événements intéressants en Hongrie et à Budapest : depuis quelques années, chacun de ses enregistrements est attendu et légitimement salué (édité par Glossa : son dernier **Rameau, un inédit Les Fêtes de Polymnie, a remporté le CLIC de classiquenews 2015 pour l'année Rameau**, de loin le titre le plus convaincant avec celui de **l'ensemble Zaïs / Paul Goussot et Benoît Babel, autre CLIC de classiquenews édité par PARATY**)… Mais ici, après la furie intensive et sensuelle de



Rameau, le chef et ses équipes (choeur Purcell et orchestre sur instruments anciens Orfeo) s'attaque à un sommet de la ferveur chorale et lyrique du XVIIIè, les Grands Motets de Mondonville. Le compositeur est l'un des plus doués de sa génération, un dramaturge né, un virtuose du drame, maniant et cultivant la virtuosité à tous les niveaux : solistes, choeurs, orchestre. Son écriture fulmine, tempête, s'exclame mais avec un raffinement sonore, une élégance instrumentale inouïe propre aux années 1730 et 1740. De fait ses **Grands Motets** d'abord destinés aux célébrations purement liturgiques à Versailles, ont été ensuite repris à

Paris dans la salle du Concert Spirituel, piliers d'une programmation particulièrement applaudie par les auditeurs du XVIIIè (virtuosité ciselée du récit Exultabunt pour basse et violoncelle solo, digne d'un JS Bach !). **VOIR notre reportage vidéo Györgyi Vashegyi ressuscite Les Fêtes de Polymnie à Budapest** (2014, avec Mathias Vidal et Véronique Gens, pour l'anniversaire Rameau / 250 ème anniversaire).

Ici, **György Vashegyi** s'attaque à 4 d'entre eux, parmi les plus ambitieux, vrais défis en expressivité, équilibrage, dynamique globale : les plus connus tels Nisi Dominus (1743), et De Profundis (1748), et les plus rares voire inédits : **Magnus Dominus** (1734, donc contemporain des Grands Motets de Rameau) et surtout **Cantate Domino** de 1742 (la révélation du présent double album). Le chef hongrois complète astucieusement l'apport premier, fondateur de William Christie (qui dévoilait les Dominus Regnavit, In Exitu Israel, De Profundis… dès 1996). 20 ans plus tard, György Vashegyi affirme une lecture habitée, personnelle particulièrement convaincante qui touche par son étonnante cohérence et sa suavité comme son dramatisme millimétrés.



Evidemment d’emblée cette lecture n’a ni la classe ni le souffle élégantissime d’un William Christie, – artisan inégalé pour Rameau ou Mondonville dont il a ressuscité les Grands Motets il y a donc 20 ans déjà. **Pourtant… ce que réalise le chef hongrois György Vashegyi relève du … miracle, tout simplement**. C’est une passionnante relecture des Grand Motets à laquelle il nous invite : une interprétation qui convainc par sa sincérité et aussi sa franchise, évitant tout ce que l’on retrouve ordinairement chez les autres chefs trop verts ou trop ambitieux et souvent mal préparés : instabilité,

maniérisme, sécheresse, grandiloquence… A contrario de tout cela, l'ex assistant de Rilling ou de Gardiner possède une éloquence exceptionnelle des ensembles – orchestre, choeur, solistes ; une conscience des équilibres et des étagements entre les parties qui révèle et confirme une étonnante pensée globale, une vision d'architecte. Le sentiment qui traverse chaque séquence, le choix des solistes dont surtout les hommes s'avèrent spécifiquement convaincant : le baryton **Alain Buet** (partenaire familier des grandes résurrection baroques à Versailles) incarne une noblesse virile et une fragilité humaine, passionnante à suivre ; le ténor (haute-contre) **Mathias Vidal** qui sait tant frémir, projeter, prendre des risques aussi tout en sculptant le verbe lyrique français, éblouit littéralement dans l'articulation tendre des textes latins : chacune de ses interventions par leur engagement individualisé et le souci de l'éloquence, est un modèle du genre ; l'immense artiste est au sommet actuellement de ses possibilités : il serait temps enfin qu'on lui confie des rôles dramatiques dans les productions lyriques digne de sa juste intuition.

Le chœur Purcell démontre à chaque production ou enregistrement initié par le chef, une science de la précision collective, à la fois autoritaire, des plus séduisantes… sans pourtant ici atteindre au chatoiement choral des Arts Flo (inégalés dans ce sens).

Souvenons nous de leur **Isbé, somptueux opéra du même Mondonvile, ressuscité en mars dernier (2016), découverte absolue et réjouissante et chef d'oeuvre lyrique qu'il a fallu écouter jusqu'à Budapest pour en mesurer l'éclat, le raffinement, l'originalité (qui préfigure comme chez Rameau, la comédie musicale française à venir…).** L'opéra donné en version de concert a été l'une des grandes révélations de ces dernières années.



De toute évidence, la sensibilité du chef György Vashegyi dispose à Budapest d'un collectif admirablement inspiré, avec propre à sa direction, une exigence quant à la clarté, à une absolue sobriété qui fouille le détail, au risque parfois de perdre le souffle et la tension… sans omettre la caractérisation, moins contrastée moins spectaculaire et profonde que chez William Christie qui faisait de chaque épisode une peinture d'histoire, un drame, une cosmogonie humaine d'une tenue irrésistible, d'une gravité saisissante.

Cependant la lecture de György Vashegyi déploie de réelles affinités avec la musique baroque française ; d'Helmut Rilling, il a acquis une précision impressionnante dans l'architecture globale ; de Gardiner, un souci de l'expressivité juste. Les qualités d'une telle vision savent ciseler le chant des instruments avec une grande justesse poétique : car ici la virtuosité de l'orchestre est au moins égale à celle des voix. Les spectateurs et auditeurs à la Chapelle royale de Versailles le savaient bien, tous venaient à l'église écouter Mondonville comme on va à l'opéra. Le drame et le souffle manquent parfois ici, – point faible qui creuse l'écart avec Les Arts Flo, en particulier dans les choeurs fugués : Requiem aeternam du De Profundis de 1748, un peu faible – mais tension redoublée, davantage exaltée du Gloria Patri dans le Motet de 1734.

Cependant à Budapest, l'esthétique toute en retenue, mettant surtout le français au devant de la scène, se justifie pleinement, en cohérence comme en expressivité. Vashegyi sait construire un édifice musical dont la ferveur, la cohésion sonore et le feu touchent ; comptant par l'engagement de ses solistes particulièrement impliqués, soignant chacun leur

articulation …Réserve : dommage que la haute-contre **Jeffrey Thompson** manque de justesse dans ses aigus souvent détimbrés et tirés : à cause de ses défaillances manifestes, le chanteur est hors sujet et déçoit considérablement dès son grand récit avec choeur : Magnus Dominus, début du *Magnus Dominus* de 1734 ; surtout dans son récit avec choeur : *Laudent nomen ejus ...* en totale déroute et faillite sur le plan de la justesse ; il aurait fallu reprendre en une autre session ce qui relève de l'amateurisme. Erreur de casting qui revient à la supervision artistique de l'enregistrement.



ORCHESTRE SUPERLATIF. Heureusement ce que réalise le chef à l'orchestre saisit par sa précision et là encore, son sens des équilibres (hautbois accompagnant le dessus dans la section qui suit). Confirmant un défaut principal déjà constaté dans ses précédentes gravures, **Chantal Santon** n'articule pas – même si ses vocalises sont aériennes et d'une fluidité toute miellée ; la Française ne partage pas cette diction piquante qui fait tout le sel de sa consœur **Daniela Skorva**, ex lauréate du Jardin des voix de William Christie (sûreté idéale du **Quia beneplacitum** du *Cantate Dominum*). Le meilleur dramatique et expressif du choeur se dévoile dans la rhétorique maîtrisée du choeur spectaculaire « *Ipsi videntes…* » : acuité perçante du choeur et surtout agilité précise de l'orchestre. L'un des apports de l'album tient au choix des Motets : ce **Magnus Dominus de 1734**, est le moins connu ; dans l'écriture, moins spectaculaire que les autres (malgré l'*Ipsi videntes* précédemment cité et sa fureur chorale), ne déployant pas ce souffle expressif d'une séquence à l'autre.

DEFIS RELEVÉS. La plus grande réussite s'impose dans les deux Motets du cd2 : **Cantate Domino (1742) et Nisi Dominus (1743)**. Le geste s'impose à l'orchestre : ample, suave, d'une

articulation souveraine (début du *Nisi* ; intériorité calibrée dans Cantate Domino et le solo de violoncelle de l'exaltabunt…). Vocalement, il est heureux que le chef ait défendu l'option de solistes français car ici c'est la langue et sa déclamation naturelle qui articulent tout l'édifice musical. Le sens du verbe, l'intelligence rhétorique et discursive, la mise en place se distinguent indiscutablement. Et jusque là instable, la haute-contre **Jeffrey Thompson** reprend le dessus avec un panache recouvré dans la tenue prosodique hallucinante de l'ultime épisode de Cantate Domino. Le Trio du même motet s'impose comme une autre révélation : 3 voix témoins qui touchent par leur humanité terrassée (***Ad Alligandos Reges*** – expression de la force des élus de Dieu-, dont l'expressivité à trois, sonne comme un temps dramatique suspendu d'un profondeur inédite).



ARDENT, PERCUTANT MATHIAS VIDAL. Dans le Nisi Dominus, on ne saurait trop souligner la justesse stylistique des deux solistes dans ce sens, **Alain Buet et Mathias Vidal**, dont l'assise et l'expressivité mesurée alliées à un exemplaire sens du verbe apportent un éclairage superlatif sur le plan de l'incarnation : la couleur et le timbre font de chacun de leur récit non pas une déclaration/déclamation sophistiquée et pédante, mais un *témoignage* humain, fortement individualisé, éclat intérieur et drame intime que ne partagent absolument pas leur partenaires, surtout féminins (autant de caractère distincts qui font d'ailleurs l'attrait particulier du duo dessus / basse-taille et choeur du « *Vanum est vobis* »). Le récit pour haute-contre : « *Cum delectis* » affirme la maîtrise stupéfiante de **MATHIAS VIDAL** dans la caractérisation, l'éloquence, l'articulation, le style. Le chanteur diffuse des aigus tenus, timbrés, mordants

d’une intensité admirable. Certes acide parfois (ce que nous apprécions justement par sa singularité propre), le timbre du Français projette le texte avec une franchise et une clarté exemplaire (« *merces fructus ventris* »…), trouvant un équilibre idéal entre drame et ferveur : Mathias Vidal mord dans chaque mot, en restitue la saveur gutturale, le jeu des consonnes avec une rare intelligence… expression la plus juste d’un texte de certitude qui célèbre la générosité divine ; à ses côtés, chef et orchestre offrent le meilleur dans cette vision lumineuse, précise, d’une architecture limpide et puissante. Toute la modernité éruptive et spectaculaire de Mondonville éclate littéralement dans le choeur « Sicut sagittae » dont le chef fait un duo passionnant entre chanteurs (droits, sûrs, là aussi d’une précision collective parfaite) et orchestre. Plus habité et sûr sur le plan de la justesse, **Jeffrey Thompson** – qui a chanté sous la direction de William Christie dans le motet In Convertendo (absent du présent coffret), convainc davantage (moins exposé dans les aigus) dans le Non confundetur final, qui n’est que verbe et travail linguistique, un prolongement du génie du Rameau de Platée. Chef, chanteurs, instrumentistes prennent tous les risques dans cette séquence où ils se lâcheraient presque, alliant souffle et majesté, deux qualités qui faisaient la réussite des Arts Flo.



COMPLEMENT ESSENTIEL. Voilà donc un coffret qui complète notre connaissance des Grands Motets de Mondonville, révélant la science dramatique et fervente de deux opus moins connus : Magnus Dominus de 1734 et Cantate Domino de 1742. Une lecture superlative malgré les petites réserves exprimées. **De toute évidence, c’est le goût et la mesure du chef György Vashegyi qui s’imposent ici** par son intelligence, sa probité, sa passion de la clarté expressive. Désormais à Budapest règne

une compréhension exceptionnelle du Baroque Français : c'est le fruit d'un travail spécifique défendu par un connaisseur passionnant. Superbe réalisation qui rend justice au génie de Mondonville. N'hésitez plus, s'il vous manquait un argument ou un prétexte pour un prochain séjour à Budapest, profitez d'un concert du chef György Vashegyi au MUPA (salle de concerts nationale) pour visitez la cité hongroise, nouveau foyer baroque à suivre absolument. **CLIC de CLASSIQUENEWS de mai 2016.**

CD, compte rendu critique. Mondonville : Grands Motets. György Vasgheyi. **2 cd Glossa** GCD 923508 – Durée : 43:20 + 52:47 – Enregistrement à Budapest (Béla Bartók National Concert Hall, MÜPA), Hongrie, les 2-4 novembre 2015. Très bonne prise de son, claire, aérée, respectant l'équilibre soistes, choeurs, orchestre défendu dans son geste et son esthétique par le chef hongrois, György Vashegy. Un prochain concert à Versailles est annoncé au second semestre 2016, prochain événement au concert présenté par Château de Versailles spectacles. A suivre prochainement sur classiquenews.com

JEAN-JOSEPH DE MONDONVILLE : Grands Motets

CD I
De profundis (1748)
01 Chœur: De profundis clamavi
02 Récit de basse-taille: Fiant aures

03 Récit de haute-contre: Quia apud te propitiatio
04 Chœur: A custodia matutina
05 Récit de dessus: Quia apud Dominum
06 Récit de dessus et chœur: Et ipse redimet Israël
07 Chœur: Requiem æternam

Magnus Dominus (1734)
08 Récit de haute-contre et chœur: Magnus Dominus
09 Récit de dessus: Deus in domibus ejus cognoscetur
10 Chœur: Ipsi videntes sic admirati sunt
11 Récit de dessus: Secundum nomen tuum
12 Récit de dessus et chœur: Lætetur mons Sion
13 Duo de dessus: Quoniam hic est Deus
14 Chœur: Gloria Patri

CD II
Nisi Dominus (1743)
01 Récit de basse-taille: Nisi Dominus
02 Duo de dessus et basse-taille et chœur: Vanum est vobis
03 Récit de haute-contre: Cum dederit dilectis
04 Chœur: Sicut sagittæ
05 Duo de basses-tailles: Beatus vir
06 Air de basse-taille et chœur: Non confundetur

Cantate Domino (1742)
07 Chœur: Cantate Domino
08 Duo de dessus: Lætetur Israël
09 Récit de haute-contre: Adorate et invocate
10 Récit de haute-contre et chœur: Laudent nomen ejus
11 Récit de dessus: Quia beneplacitum
12 Récit de basse-taille: Exultabunt sancti in gloria
13 Chœur: Exaltationes Dei
14 Trio de dessus, haute-contre et basse-taille: Ad alligandos Reges
15 Chœur: Gloria Patri
16 Duo de haute-contre et basse-taille et chœur: Sicut erat in principio

–

Chantal Santon-Jeffery, dessus
Daniela Skorka, dessus
Mathias Vidal, haute-contre
Jeffrey Thompson, haute-contre
Alain Buet, basse-taille
Purcell Choir
Orfeo Orchestra
György Vashegyi, direction musicale

Approfondir
Retrouvez le ténor Mathias VIDAL :

La Finta Giardiniera (Belfiore) à l'Opéra de Rennes
30 mai – 7 juin 2016

Les Indes Galantes de Rameau (Don Carlos, Damon)
Ivor Bolton, direction
Opéra d'état de Bavière, Munich
les 24, 26, 27, 29 et 30 juillet 2016

Le Carnaval de Venise, Campra.
Prague, le 4 août

MATHIS VIDAL en vidéo

Gala Lully à la Galerie des Glaces de Versailles
Production Château de Versailles Spectacles

Cantates pour le Prix de Rome de Max d'Ollone (2013)

Atys de Piccinni : répétitions

Atys de Piccinni : représentations (2012) -reportage vidéo © studio CLASSIQUENEWS 2012

LIRE aussi Isbé de Mondonville ressuscite grâce au tempérament du chef György Vashegyi à Budapest (mars 2016)

Compte rendu critique, opéra. Budapest, MUPA, le 6 mars 2016. Mondonville : Isbé, 1742. Recréation (version de concert). Katherine Watson, Thomas Dolié… György Vashegyi, direction.



Depuis presque 30 ans déjà, **le chef hongrois György Vashegyi** défend l'interprétation baroque historiquement informée depuis Budapest ; une activité méconnue ici en France et pourtant d'une acuité féconde qui compte déjà de nombreuses réalisations plutôt convaincantes. L'an dernier pour les célébrations Rameau, si le chef et ses troupes ne sont pas venus jusqu'à Versailles, ils ont cependant ressuscité la pastorale héroïque, **Les Fêtes de Polymnie du Dijonais, grâce à un disque désormais capitale,**

couronné par le CLIC de CLASSIQUENEWS (parution de février 2015). On y soulignait ce sens de la clarté et de l'éloquence articulée, un bel équilibre général (chœur, orchestre et solistes) ; l'efficacité d'une direction soucieuse d'unité comme de cohérence. S'y déploie le fonctionnement d'une « machine » collective, bien rodée désormais : orchestre sur instruments d'époque (**Orfeo Zenekar**) et choeur formé à l'articulation baroque (**Purcell Korus**), deux effectifs complémentaires créés par le chef dès ses premiers pas au concert au début des années 1990.

L'ex assistant de Gardiner, – celui qui fut confirmé dans sa passion de Jean-Sébastien Bach (il en connaît chaque cantate) grâce à l'illustre Helmut Rilling (son autre mentor), présente au MUPA, vaste concert hall de la capitale hongroise, une série de concerts, dans le cadre d'un festival de musique ancienne et baroque, dont mars 2016 marque la 2è édition.
La France est à l'honneur cette année au **MUPA** (le nom du site culturel dont la gestion relève de l'Etat hongrois, et qui compte en plus des cycles de musique ancienne et baroque, un musée d'art contemporain, et le lieu de résidence du Ballet national et du Philharmonique hongrois) ; car après l'étonnante résurrection lyrique à laquelle nous venons d'assister, se tiendra en septembre 2016, un nouveau festival dédié cette fois plus généreusement à la France.



ISBE DE MONDONVILLE, PASSIONNANTE REDECOUVERTE. Pour l'heure en cette soirée du 6 mars dernier, c'est un chef d'oeuvre oublié du languedocien **Jean-Joseph Cassanéa de Mondonville (1711-1772 : soit presque l'exact contemporain du napolitain Jommelli)** qui s'offre à l'écoute, première mondiale ou plus justement recréation sur instruments d'époque. Violoniste virtuose, auteur adulé pour ses Grands Motets (qui ont fait la fortune du Concert Spirituel, et aussi e sujet d'une précédente résurrection orchestrée par William Christie), Mondonville affirme un superbe tempérament dramatique, d'une indiscutable originalité, alliant puissance théâtrale, vitalité rythmique, grande séduction mélodique; surtout vision architecturale que son contemporain, incontournable rival, Rameau, ne possède pas avec autant de maîtrise (on imagine déjà la résistance outrée des puristes ramistes confrontée à ce nouveau jugement). De fait, le concert de Budapest confirme ce que les opéras déjà connus du compositeur (Titon et l'aurore de 1753, ou Les Fêtes de Paphos de 1758…) ont indiqué à leur époque : Mondonville est un génie du drame lyrique dont on apprécie ainsi de mesurer à sa juste valeur la cohérence et l'indiscutable originalité de l'écriture.

A Budapest, le chef hongrois György Vashegyi ressuscite avec cohérence

Mondonville, génie lyrique enfin révélé



ADAMAS, VRAI PROTAGONISTE DE LA PARTITION DE 1742. Pépite surgissant d'un plateau aux profils convenus, c'est à dire vrai personnage ayant de l'épaisseur psychologique, le traitement d'**Adamas (baryton)** annonce tous les politiques porteurs de clémence et de pardon fraternel, tels que l'opéra de la fin du XVIIIè saura bientôt les imposer à la scène, selon l'idéal des Lumières. Bien qu'il aime Isbé, le grand prêtre sait maîtriser ses passions et point culminant de la partition, accepte de laisser la belle dans les bras d'un autre (Coridon : articulé mais un peu lisse **Reinoud von Mechelen** : on aurait mieux suivi ici le chant plus engagé d'un Mathias Vidal, autrement plus nerveux et mordant, en particulier dans la scène du sacrifice où les deux jeunes âmes révélées à l'amour s'offrent à la mort pour épargner l'autre). Si tous les personnages restent dans le même registre expressif, Adamas se montre à différents angles, d'une force et d'une intensité rare, aux récitatifs en majorités accompagnés d'une exceptionnelle beauté ; c'est de toute évidence lui dont l'opéra aurait du porter le nom. La tempête aux cordes, d'une inspiration et d'une fougue toute vivaldienne, s'identifie alors aux tourments intérieurs de l'amoureux impuissant : on a rarement vécu une telle assimilation d'un personnage aux forces vives de l'orchestre. Certes les plus pinailleurs regretteront une orchestration infiniment moins raffinée que Rameau (quoique), mais le souffle de l'architecture, les choix poétiques privilégiant nettement le chant de l'orchestre et ses aptitudes atmosphériques affirment le saisissant génie d'un Mondonville, d'une vraie carrure dramaturgique, génial dans sa caractérisation psychologique, à redécouvrir d'urgence; la couleur mâle, l'intériorité subtile avec lesquelles **le baryton**

Thomas Dolié (photo ci dessus) saisit son personnage, demeurent époustouflantes : un chant semé de naturel et d'impact émotionnel qui savent révéler et déployer la profondeur comme la finesse du rôle. Mais, déjà dans **Les Fêtes de Polymnie (Séleucus)**, nous avions relevé la finesse de son approche, alliant à la différence de ses partenaires, intelligibilité, relief linguistique, exceptionnelle implication dramatique, le tout, – profil du personnage oblige-, avec une noblesse de style et une intensité qui se sont révélées captivantes. Le protagoniste de cette résurrection admirable, c'est lui.

A ses côtés, dolente, languissante, possédée par un désir qui lui fait peur, l'Isbé de **Katherine Watson** (presque tous ses airs ouvrent chacun des actes) a l'élégance d'une féminité angélique, plus lumineuse qu'ardente, dont la douceur – tragique et intense du timbre s'impose naturellement. A contrario, en coquette délurée / déjantée, la soprano **Chantal Santon** se distingue tout autant en une incarnation de l'amour plus désinvolte et insouciante. Mais on avoue être plus émus voire troublés par l'excellente diction de l'écossaise **Rachel Redmond** qui dans cette aréopage de cœurs éprouvés solitaires, sait enfin exprimer l'éclat rayonnant d'un amour partagé qui ne se cache pas : comme Thomas Dolié, Rachel Redmond touche sans limite par son exquise tendresse articulée, un timbre qui sait trouver d'ineffable rondeur dans les aigus les plus perchés. De même la mezzo **Blandine Folio-Peres**, engagée percutante, fait une sorcière magicienne (Céphise) qui impose piquant et personnalité. Impliquée par l'enjeu dramatique de chaque situation, l'excellent **Alain Buet** confirme toujours ses affinités avec le théâtre baroque français : il est en Iphis un caractère toujours naturellement expressif, et bonus délectable, intelligible.

Le formidable choeur Purcell (**Purcell Kórus**) traduit la passion de son chef fondateur pour l'articulation d'un français fin, racé, d'une ambition intelligible, souvent très

juste.

L’orchestre de son côté (**Orfeo Zenekar**) en particulier les violons très exposés (Mondonville n’est pas violoniste surdoué pour rien) affirme un tempérament taillé pour le théâtre : pas d’altos mais un chœur renforcé de cordes aiguës dont l’unisson et la motricité font mouche dans toutes les vagues impétueuses d’une partition des plus vertigineuses. La tenue des bois et des vents (flûtes omniprésentes) en revanche laisse clairement à désirer; la conception du drame lyrique, l’enchaînement des séquences, l’agencement des scènes chorales, des intermèdes orchestraux, l’intelligence d’une écriture flamboyante mais pas creuse emporte les 3 derniers actes. Jusqu’au final amoureux, duo des deux amants enfin confessés (Coridon / Isbé) qui mêlés au choeur et à tout l’orchestre, rejoint la fièvre incandescente des Grands Motets. On peut certes regretter une direction parfois trop lisse et sage, mais le souci de l’éloquence demeure l’argument le plus convaincant de cette recréation.



Même en version de concert (mais au juste, qu'aurait apporté de plus – à part la restitution visuelle des ballets et des divertissements, une production scénique?), l'ouvrage de Mondonville captive de bout en bout. Isbé créé en 1742 est contemporaine de la reprise d'Hippolyte et Aricie de Rameau (créé en 1733), avec la restitution du fameux Trio des Parques aux impossibles vertiges harmoniques. Mondonville curieux et scrupuleux de ce que faisaient ses contemporains, met en scène lui aussi un trio de voix masculines. Inévitablement comparé à Rameau, Mondonville se distingue pourtant sans difficultés : son écriture apporte un autre type d'éclat, un autre point d'accomplissement d'une exceptionnelle cohérence. C'est cette unité de la vision globale qui fusionne mieux qu'ailleurs (Ballets, divertissements, intermèdes…) la continuité du drame, qui surprend et convainc totalement. En cela, Mondonville annonce Gluck, par son souci du drame, avant l'essor des tableaux pris séparément.

Artistiquement cette recréation fait mouche et montre encore l'ampleur des redécouvertes possibles s'agissant du XVIIIè Français. C'est évidemment un événement baroque dans l'agenda 2016 et l'on attend avec impatience le disque qui prolongera cette formidable redécouverte.

Recréation d'Isbé de Mondonville (1742) au MUPA, Palais des Arts de Budapest, le 6 mars 2016.

Katherine Watson : Isbé
Reinoud Van Mechelen : Coridon
Thomas Dolié : Adamas
Chantal Santon-Jeffery : Charite
Alain Buet : Iphis, hamadryade 3
Blandine Folio-Peres : Céphise
Rachel Redmond : Amour, Egy, Clymène
Artavazd Sargsyan : Tircis, Hamadryade 1
Komáromi Márton : Hamadryade 2

Orfeo Zenekar
Purcell Kórus
Vashegyi György, direction

Compte rendu, opéra. Budapest, MUPA, le 6 mars 2016. Mondonville : Isbé. György Vashegy, direction. Coproduction Orfeo, CMBV.

VISITER **le site du MUPA Budapest, Palais des Arts de Budapest**

VIDEO : voir notre **reportage exclusif Les Fêtes de Polymnie de Rameau, extraits musicaux de la production dirigée en Hongrie par György Vashegyi**

Gyorgy Vashegyi dirige Purcell en direct sur internet



En direct sur internet. Fairy Queen en direct sur internet, ce jour 19h30 sur le www.mupa.hu. C'est le chef dont on parle en Hongrie : **Gyorgy Vashegyi**, qui a dirigé de mains de maître Les Fêtes de Polymnie de Rameau en 2015 (l'un des meilleurs apports de l'année Rameau à ce jour, avec le programme Rameau par le jeune ensemble Zaïs de Benoît Babel : 2 disques » CLIC » de CLASSIQUENEWS en 2014 et 2015), réalise en direct sur internet ce soir, 19h30 sur le site du Palais des Arts De Budapest (www. mupa.hu), la fantaisie lyrique **Fairy Queen d'Henry Purcell.** Méticuleux et dramatique, le maestro sait révélé très convaincant dans Rameau mais aussi dans plusieurs programmes de musique baroque dont le style lui convient indiscutablement. Direction structurée et finement caractérisée, souci de l'articulation, intelligence dramatique, Gyorgy Vashegyi devrait particulièrement réussir cette nouvelle production de Fairy Queen. Avec son ensemble instrumental Orfeo Orchestra (sur instruments d'époque), mais aussi une pléïade de jeunes solistes particulièrement impliqués dans l'art du chant ardent et articulé, Gyorgy Vashegyi devrait défendre la lyre purcellienne avec la finesse stylistique et les vertiges expressifs requis. Ce Purcell accessible sur internet devrait compter dans la maturité et l'enrichissement interprétatif de l'équipe réunie pour Fairy

Queen. Gyorgy Vashegyi se passionne actuellement pour les oratorios de Michael Haydn, un compositeur dramatique injustement mésestimé.

VOIR le direct Fairy Queen sur www.mupa.hu

Adriána Kalafszky, Ágnes Kovács, Ágnes Pintér (sopranos)
Péter Bárány, Zoltán Gavodi (contre-ténors)
Márton Komáromi, Zoltán Megyesi (ténors)
Ákos Borka, Dávid Csizmár (basses)

Purcell Chorus,
Orfeo Orchestra (sur instruments d'époque)

Simon Standage, premier violon

György Vashegyi, direction musicale



FAIRY QUEEN de PURCELL. Le Songe d'une nuit d'été du grand William (Shakespeare), devient The Fairy Queen, une féerie musicale et théâtrale, semi-opéra (genre emblématique de l'art musical britannique des derniers Stuart dont Purcell est le meilleur ambassadeur.) L'ouvrage du musicien britannique mort en 1696, à seulement 36 ans, a été créé le 2 mai 1692 au théâtre de la Reine à Londres. Le sujet a séduit après Purcell, Mendelssohn et aussi Britten. Les souverains Oberon et Titiana, roi et reine des elfes, se disputent un jeune page. La forêt qu'ils habitent devient lieu des enchantements et des envoûtements où chacun fait l'expérience de la soumission et de la perte de son identité profonde. En un parcours initiatique et métaphorique, chacun revient à la réalité,

comme purifié après un rite poétique décisif. Il s'agit moins d'une action cohérente que d'une succession de tableaux oniriques qui inscrit la partition dans une recherche d'atmosphères, celles de la nuit propice aux révélations et aux métamorphoses… Propre à l'esthétique Baroque, de vertiges en songes, d'illusions en vertiges, toujours se perdre pour mieux se retrouver et se connaître.

CD

LIRE notre critique complète des **Fêtes de Polymnie par Gyorgy Vasheguy**

LIRE notre critique complète du **disque RAMEAU / HANDEL par Zaïs, Paul Goussot et Benoît Babel**